

LES BANQUIERS RHENANS

(Fin du XVIIIe siècle - début du XIXe siècle)

par M. Louis BERGERON

D'Amsterdam (1) à Gênes (2), en passant par Genève (3), de grands travaux spécialisés d'inspirations et de méthodes au demeurant fort diverses ont depuis une quinzaine d'années approfondi notre connaissance du rôle bancaire fondamental joué dans l'Europe de l'Ancien Régime finissant par cette sorte de ligne de faite de la finance continentale s'étirant de la Mer du Nord à la Méditerranée occidentale. Tous les "sommets" n'en sont pourtant pas, il s'en faut, connus avec une égale précision. Nos propres recherches (4) nous ont amené à attirer l'attention sur l'importance des milieux neuchâtelois et vaudois, voire de certaines places de la Suisse alémanique dans le mouvement de renouvellement et d'expansion de la société des affaires à Paris au début du XIXe siècle, ou encore sur l'intensité réelle des relations tissées par la banque huguenote entre Genève, Turin et Gênes - voire Rome et Naples. Notre intention est ici de souligner les caractères originaux de la société des banquiers dans la partie moyenne du bassin rhénan, nous centrant sur Francfort dont la fortune remonte deux siècles plus haut, avant de suivre le premier essor de Cologne et de Strasbourg promues plus tardivement à un

(1) Marten G. Buist, *At Spes non fracta. Hope and C°, 1770-1815*, La Haye, 1973.

(2) Giuseppe Felloni, *Gli investimenti finanziari genovesi in Europa tra il seicento e la Restaurazione*, Milan, 1971.

(3) Nous pensons bien sûr, à l'œuvre de Herbert Luthy et aussi à celle de Louis Dermigny.

(4) Louis Bergeron, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens, du Directoire à l'Empire*, 1974. Id., "Les notabilités économiques dans les départements italiens annexés", communication au Colloque franco-italien sur l'histoire de l'Italie napoléonienne, Rome, 1974.

rôle international

La fonction commerciale de la région où se situent les trois villes se renforce, principalement au bénéfice de Francfort. Dans l'hinterland d'Amsterdam, et au carrefour des voies qui relient le tronc rhénan à l'Europe centrale et méridionale, dans l'indépendance à l'égard des courants de circulation qui s'organisent sous le contrôle de Hambourg, la vieille ville de foires accueille au XVIII^e siècle de nouvelles activités. Des Savoyards, des Bourguignons, des Languedociens s'y installent pour faire le commerce des vins de Champagne, de la côte bourguignonne, du Bordelais ou de Lunel, qui se greffe sur celui des produits des vignobles de Hesse, de Franconie ou du Palatinat. Des Genevois - Saussure, Sarasin - s'y font les consignataires des articles d'horlogerie et de bijouterie de leur ville d'origine avant de donner l'impulsion à un grand commerce de commission non spécialisé. A Offenbach, à Höchst, s'installent des négociants aventureux qui développent une puissante industrie du tabac, appuyée sur Londres, Amsterdam, Francfort et Leipzig, se hissent parmi les premiers au rang des millionnaires et se font construire des châteaux - ainsi les Bolongaro de Stresa, ou les Bernard de Strasbourg, entre 1740 et 1800. Cologne et Strasbourg n'en sont pas là, bien sûr. Mais la vingtaine d'années de l'expansion révolutionnaire et impériale, puis du Blocus, vont leur permettre de tirer parti, en ce qui concerne la première, de l'abolition de vieux carcans, et pour toutes les deux, de leur position sur la ligne de douanes de l'Empire français et du mouvement de la contrebande (5). Partout en tout cas, l'accumulation du capital d'origine commerciale a accompagné la poussée de la prospérité bancaire.

Cette dernière, toutefois, emprunte son ressort et ses succès à une autre conjoncture, politique celle-là. La Kleinstaaterie allemande, comme les grands Etats territoriaux en voie de constitution et d'organisation dans l'Europe centrale et orientale, sont grands preneurs de crédit, plus encore que les grandes mo-

narchies occidentales, mieux servies par leurs systèmes fiscaux ou par un marché financier en voie d'organisation. Depuis la guerre de Trente Ans, depuis les guerres de Louis XIV, la pression ne cesse de croître, sur les capitaux disponibles, en raison de l'intensification et de l'élargissement des rivalités internationales, de l'alourdissement des dépenses militaires et navales. Dans le dialogue entre les Etats les plus petits, ou les moins avancés, et leurs financiers, les risques des opérations engagées sont certes du côté de ces derniers - mais les chances d'un enrichissement rapide, la montée du prestige social, et même de l'autorité politique, le sont aussi.

Cologne, Strasbourg n'ont pas émergé assez tôt pour s'inscrire au rang des grandes places européennes de crédit public ; leur enrichissement financera, plus tard dans le XIXe siècle, la croissance économique régionale ou les grands travaux d'intérêt national. En revanche Francfort est devenue dès le troisième tiers du XVIIIe siècle un grand marché de capitaux pour les Etats, exprimant successivement cette fonction à travers les noms vite devenus symboliques des Bethmann et des Rothschild. C'est qu'outre l'argent, Francfort disposait d'un support humain particulièrement qualifié pour l'exécution de ce grand rôle. Francfort et la Rhénanie moyenne sont un excellent terrain d'observation du brassage des élites économiques. On y voit s'y constituer, de la fin du XVIe au début du XIXe siècle, une haute banque de "classe" européenne, plurinationale et pluriconfessionnelle, venue d'horizons géographiques variés, servie par son cosmopolitisme et par les rivalités même entre minorités, encore que les vieilles compétitions s'effacent à notre époque. Après l'accueil des persécutés ou des ambitieux, ce sera d'ailleurs au XIXe siècle l'essaimage des banquiers vers la France, la Russie, les Etats-Unis. L'axe rhénan propose un sujet de choix à la démographie sociale des milieux d'affaires, qui ne sont pas ici seulement ceux de l'internationale protestante. Les itinéraires, les cheminements sociaux, les alliances, la percée dans le patriciat local avant la constitution en une aristocratie sans frontières

suggèrent fortement l'intérêt de nouvelles études généalogiques et typologiques.

-:-:-:-:-

Des excellents travaux anciens d'Alexander Dietz (6) à la monographie récente de Wilfried Forstmann (7), en passant par quelques autres publications de moindre solidité (8), il faut bien dire que notre information ne s'est pas enrichie au point que l'on puisse dresser un tableau cohérent du milieu familial et social de la banque francfortoise, ni de ses assises géographiques et économiques. Les lacunes sont d'autant plus regrettables que le thème est magnifique, exceptionnellement coloré et ramifié.

Bien sûr, Bertrand Gille et Jean Bouvier ont parfaitement acclimaté les Rothschild dans l'historiographie française. Mais, précisément, les Rothschild sont déjà presque en marge de notre sujet. Et leur destin ne doit pas faire illusion à l'égard d'une juste appréciation du rôle de la banque juive à Francfort. Mayer Amschel est mort en 1812 en laissant une succession assez modeste de 200 000 florins, réduite par rapport aux 370 000 florins qu'il avait pu encore deux ans plus tôt apporter au capital de la société conclue avec ses quatre fils. Sa fortune ne montait vraiment que depuis les années 1800 ; antérieurement, de 1550 à 1750 environ, c'était les Kann qui avaient tenu le haut du pavé dans la Judengasse de Francfort, jusqu'à ce qu'une dispersion vers la Hollande, la Suède, Paris même les affaiblisse à Francfort. Après les Kann, ce sont les Speyer qui s'étaient montrés à la tête de la communauté juive ; installés depuis le milieu du XVII^e siècle, cette famille avait commencé son ascension avec Michel Joseph dans les années 1740 : ayant marié une fille à Zacharias Wertheimer (fils de Samson, l'illustre

(6) Frankfurter Handelsgeschichte, t. IV, 1925.

(7) Simon Moritz von Bethmann, Studien zur Frankfurter Geschichte, 1973.

(8) Erich Achterberg, notamment.

banquier de la Cour de Vienne au temps des guerres de la fin du règne de Louis XIV) et un fils cadet à une-Elissen (autre souche de banquiers, alliés aux Kann, et aux David de Cassel), il avait trouvé son vrai successeur dans son fils aîné Isaac Michel (+ 1807) qui apparaît dans une déclaration obligatoire des biens en 1799 comme le plus riche des contribuables juifs de Francfort, avec une fortune de 420 000 florins. Lui-même marie un fils à une Seligmann, un autre à une Cerf Berr. Les Speyer essaieront à New-York et à Londres plus tard dans le XIXe siècle. Fortement unis par les alliances matrimoniales, on le voit, à tout le judaïsme d'affaires du Palatinat, de l'Alsace, les Juifs de Francfort n'ont cependant pas brillé, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, au tout premier plan des grands Hoffaktoren de l'Empire ; les Oppenheimer, les Wertheimer, les Seligmann ont eu des destins plus hauts et un rayonnement plus large, de Karlsruhe à Vienne et à Dresde (9). D'autre part, ils se sont sans doute cantonnés dans un type d'opérations tout à fait traditionnel, jusqu'à la grande aventure des Rothschild, s'engageant dans le commerce, les fournitures, les services de toute nature auprès des souverains ou des villes mais non point dans les grands emprunts d'Etat. Qu'il s'agisse de fortune ou d'initiative, ils ont été en tout cas devancés par la banque protestante, dont la ville est une des places majeures.

C'est que Francfort s'est trouvée, depuis la fin du XVIIe siècle, constamment nourrie de flux migratoires issus de toute la périphérie occidentale et méridionale de l'Empire. C'est le refuge flamand et wallon, semble-t-il, qui a d'abord contribué à relancer l'activité marchande et à renouveler le patriciat de la ville. Mais au XVIIIe siècle ce sont des familles d'origine française qui donnent à la banque locale tout son lustre, avant de se trouver distancées par une banque protestante allemande elle-même constituée d'immigrants venus de toute l'Allemagne moyenne.

Les De Neufville, établis depuis 1578 à Francfort, sont entraînés en 1763 dans les difficultés où leur branche d'Amsterdam sombre à la suite de la gran-

(9) cf. Heinrich Schnee, *Die Hoffinanz und der moderne Staat*, 4 vol., Berlin,

de crise financière qui marque la fin de la Guerre de Sept Ans. En revanche c'est le moment où la famille Gontard arrive à son épanouissement : Jacques Frédéric Gontard, fils d'un Dauphinois installé à Francfort en 1689, meurt en 1766 après avoir adjoint le commerce de banque à celui des draperies anglaises qui avait fondé sa fortune, laissant une fille mariée à un Nesselrode, une autre à Goge 1 (l'une des premières maisons pour le commerce des vins), un fils établi dans le négoce des soieries, un autre associé à Vienne de Jean Fries, le banquier de la cour impériale. Rappelons que Harnier, descendant d'une famille de huguenots de Sedan, fut en association avec le hessois Rüppell le banquier du landgrave de Hesse avant de se voir ravir le rôle par Rothschild. Liens multiples encore que ceux tissés d'un bout à l'autre de la Rhénanie par les Alsaciens : par les frères Goll, d'origine strasbourgeoise, banquiers à Francfort et à Amsterdam ; par un Türkheim, banquier strasbourgeois marié à une Schönemann de Francfort ; par un Schmid dont la maison, créée à Francfort vers 1730, va dominer jusqu'au début du XIXe siècle le commerce des indiennes, etc.

Tout ceci est éclipsé dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par la montée éclatante des Bethmann, c'est-à-dire de la banque protestante autochtone. Ces luthériens originaires de Goslar démarrent peu avant 1750, quand un héritage les met en possession d'une honnête maison de commerce et de banque d'importance purement régionale. Les deux frères, Simon Maurice et Jean Philippe, meurent en 1782 et 1793 : ils laissent respectivement des successions d'1 370 000 et de deux millions de florins, et l'acte de société de 1793, qui prolonge l'existence de la firme sous la direction de deux alliés de la famille, rassemble plus de cinq millions de capitaux. "Je suis convaincu que l'objet le plus précieux que j'ai hérité de mon père", écrit Simon Maurice le jeune, "est le principe, avéré par sa longue expérience, que la fortune la plus honorable et la plus solide n'est que celle acquise à force de travail assidu et persévérant, et que de petits bénéfices souvent répétés valent mieux que le gros lot dans la loterie". On croit rêver, ou plutôt on ne

saurait citer meilleur témoignage de l'image déformée ou travestie que les grands capitalistes en viennent souvent à livrer de leurs propres activités. En fait, bien que le commerce des marchandises soit resté jusqu'au début du XIXe siècle au premier plan des activités de la maison Bethmann, qui se trouvera parmi les cinq plus lourdement taxées en 1810, de même que les Gontard, au titre des marchandises de contrebande confisquées - les capitaux secrétés par ce commerce ont été pendant un demi-siècle hardiment réemployés, sur une échelle sans cesse plus considérable, dans les emprunts d'Etat, et c'est là le "secret" de l'ascension vertigineuse de Bethmann comme de Hope. De 1754 à 1778, les Bethmann ont prudemment pris et placé pour deux millions de florins, en 28 opérations, pour le compte de petits ou moyens Etats de l'Allemagne centrale et méridionale ; durant cette période, les profits viennent en outre largement des opérations de clearing et sur les changes. Puis, en 1778, la maison voit ses services acceptés par les Habsbourg ; c'est alors la percée sur le terrain des opérations financières d'importance européenne. En 18 ans, les Bethmann placent pour l'Autriche près de 33 millions de florins, emprunts dont ils obtiennent ultérieurement la consolidation - et qui naturellement les classent sans équivoque possible comme banquiers de la Contre-Révolution, au même titre que leurs alliés les Metzler-Willemer, lourdement engagés au service financier de la Prusse.

C'est en tout cas sous l'influence des Bethmann, monnayant sous la forme de titres relativement fractionnés - mille florins - les emprunts autrichiens que Francfort a commencé à évoluer vers le statut de grand marché financier qui, tout autant que les fortunes exceptionnelles qui s'y bâtissaient, l'a désormais nettement différenciée des autres pôles économiques de l'Allemagne - en particulier de Hambourg, toujours entièrement absorbée dans le grand commerce maritime et ses opérations annexes.

La banque colonaise s'est constituée d'une façon profondément différente et beaucoup plus récente. L'élément juif s'est trouvé écarté par suite de l'interdiction de séjour en vigueur de 1424 à 1797 ; il faut en conséquence attendre 1798 pour que Salomon Oppenheim, issu d'une famille de Francfort dont un membre s'était déjà installé à Bonn comme juif de cour grâce à la protection de Clemens August, vienne se fixer à Cologne, pour y exercer du reste essentiellement le commerce de commission sur les productions agricoles de la région ou se livrer à des tractations immobilières. Les deux autres familles marquantes, l'une catholique - les Schaaffhausen - l'autre protestante - les Herstatt, ont fait leur ascension depuis moins d'un siècle ; la première, à partir du commerce des cuirs de La Plata, et, depuis 1793, des vins, des cotons, des immeubles ; la seconde, à pratir du tissage des rubans de soie, que Jean David Herstatt abandonne progressivement à la fin du XVIIIe siècle pour les affaires de banque proprement dites.

Ces affaires ne sont pas encore d'une puissance exceptionnelle. Vers 1810, les estimations officielles les situent toutes à un niveau de fortune compris entre un demi et un million, ce qui apparaît alors comme une sorte de "norme ouest-européenne" du niveau supérieur des affaires. Les très grandes fortunes du département annexé de la Roer se situent ailleurs : dans la manufacture des draps de laine et, plus encore, de la soie, dont le monde est dominé par Frédéric Henri von der Leyen, le fabricant de Crefeld qui passe pour avoir trois millions - la même fortune est attribuée à son confrère et co-religionnaire (mennonite) Gottschalk Floh. (10)

Il est vrai que Frédéric Pierre Herstatt, le fils - du reste associé à son père - épouse une von der Leyen, et que la grande banque colonaise, issue de la manufacture de la soie, va se retourner bien tôt vers l'industrie : Brügelmann,

(10) Cf. Alfred Krüger, *Das Kölner Bankiergewerbe vom Ende des 18. Jahrhunderts bis 1875*, Essen, 1925. Max Barkhausen, "Die sieben bedeutendsten Fabrikanten des Roerdepartments im Jahre 1810", *Rheinische Viertel Jahrsblätter*, 1960, pp. 100-113.

Krupp, Harkort auront longtemps le soutien de son crédit, ainsi consacré au développement des secteurs avancés du coton et de la métallurgie. Du point de vue typologique, on parlerait donc dans le cas de Cologne de banque d'affaires régionales, dans une zone d'industrialisation précoce.

Bien que la banque strasbourgeoise partage avec celle de Cologne le caractère récent de ses origines, nous nous trouvons bien ici en présence d'un troisième type de place. Elle n'a pas bénéficié, comme sa concurrente bâloise, de la marque vigoureuse de familles protestantes insérées parfaitement dans les circuits du grand commerce international du XVIIIe siècle. Mais elle évoque davantage Francfort par la diversité des éléments entrant dans la composition du groupe capitaliste, et pour un temps au moins manifestera une ampleur de vues supérieures à celle des maisons de Cologne, jusqu'à ce que les crises économiques et politiques du XIXe siècle en compromettent l'épanouissement.

Strasbourg a toutefois ses familles anciennes. Celle des Türckheim, établie aussi à Mayence à l'époque révolutionnaire et impériale, et dont on a vu les liens avec Francfort. Ces liens, on les retrouve plus anciennement à propos des Franck, dont l'un fut associé d'un Olenschlager qui, au temps de la guerre de Sept Ans, était en tête de la banque francfortoise en même temps que Jean-Jacques Perret, un grand homme d'affaires vaudois lié aux Johannot. C'est chez Franck et Olenschlager que Willemer fut employé, avant de s'associer à Metzler et de grandir dans l'ombre des Bethmann comme banquier de la Prusse. La maison Franck tirera son renouvellement, sous la Restauration, d'une injection de sang neuf par les Renouard de Bussière, d'Yverdon. Deux maisons Zollicoffer, en 1799, relient Strasbourg à une autre vénérable souche de marchands et banquiers de la Suisse alémanique. Du côté des Juifs, la nouvelle fortune d'un Ratisbonne prend le relais de l'honorable carrière d'un Cerf Berre.

Comme Francfort - et Cologne même, où un Cassinori se classe parmi les gros négociants - Strasbourg a d'autre part ses Italiens, spécialisés dans le grand négoce des tabacs et des soieries : les Ganzinotti et Marocco ; les Morieri, de Turin ; les Saglio, installés depuis la moitié du siècle à Haguenau, venus à Strasbourg par le détour de Rastadt au temps du Congrès, des Milanais qui vont chercher alliance avec les Rhénans van Recum. Ils n'ont pas sans doute la puissance des Bolongaro-Simonetta ou des Bolongaro-Crevenna de Francfort et Amsterdam, capables de prêter peu avant la Révolution de grosses sommes aux régisseurs généraux de Louis XVI (11) ; mais leurs fortunes s'évaluent pourtant en centaines de milliers de francs.

Cependant, le vrai profil de la banque strasbourgeoise aux dix premières années du XIXe siècle est celui du parvenu dont la fortune considérable s'est édifiée dans un délai très court sur les bases de la spéculation en marchandises et en biens nationaux. Le million et demi de fortune attribué à Saglio et à Humann en 1810 a été gagné depuis 1795 pour le premier, depuis 1804 pour le second. Fils de petit employé (Humann), de marchand (Saglio, Mennet), le banquier strasbourgeois du XIXe siècle naissant est un homme qui parcourt en une seule vie toute la distance séparant la médiocrité du cercle de la haute banque. La contrebande rhénane, le commerce des cotons du Levant arrivant par Trieste, le roulage, ces activités de substitution aux conditions traditionnelles des échanges, propres à l'époque napoléonienne, ont eu un effet brutal de catalyse des capitaux, riche de conséquences positives pour les décennies suivantes (12).

Ce qui frappe en effet à Strasbourg dans la phase ultérieure, c'est la puissance de l'intervention bancaire, déjà signalée par Bertrand Gille, dans l'investissement industriel, mais aussi dans les travaux publics, les opérations immobilières, dans un cadre régional puis très vite national. Dès 1808 Florent Saglio, le cadet, acquiert avec Jean Georges Humann les forges d'Audincourt, Chagey,

(11) Archives Nationales, Minutier central, XXX, 492 et 495.

(12) Rappelons sur ces personnages les travaux de Félix Ponteil et de Paul Leuilliot.

Bourguignon et Pont-de-Roide, des mains du maître de forges Rochet. Renouard de Bussière s'intéresse à la Cie des Salins du Midi, Humann aux Houillères et Fonderies de l'Aveyron (Aubin et Villefranche). François Joseph Saglio, l'aîné, avait épousé une van Recum : il était ainsi entré dans la parenté de Pierre François Paravey, fils d'un marchand de draps de Gray, marié lui aussi à une van Recum, installé à Coblenze (1796), puis à Mayence (1808), enfin à Paris (1818) avec la commandite de Talleyrand et de Dalberg (13). C'est l'origine des participations strasbourgeoises à une série de grandes opérations où les hautes banques de Paris et de Francfort s'engagent solidairement. Humann, Saglio et Renouard de Bussière sont aux côtés de Paravey, Thuret et des frères Bethmann dans la société pour la construction du canal du Rhin au Rhône (1821). Les mêmes, sans Thuret mais avec Gontard, se retrouvent en 1826 dans la Cie des Salines de l'Est. Humann et Renouard de Bussière sont encore dans la Société des quatre canaux (1823) en compagnie des plus grandes maisons parisiennes. (14)

Le comportement de ces investisseurs paraît bien annoncer un trait commun aux milieux bancaires de Strasbourg, Mulhouse, Nancy pendant le XIXe siècle et jusqu'à l'entre-deux guerres, à savoir la recherche constante d'une aire d'action débordant largement l'Alsace pour englober soit l'Est de la France, soit le bassin rhénan, soit même dans quelques cas de vastes portions du territoire français (15). Cas intéressant dans une histoire bancaire de la France contemporaine, que la polarisation parisienne n'a pas totalement ni immédiatement confisquée à son profit.

(13) Karl Georg Faber, "Aristokratie und Finanz. Das Pariser Bankhaus Paravey et Cie, 1819-1828", Vierteljahrschrift für Sozial und Wirtschaftsgeschichte, 1970, pp. 145-230.

(14) Richard J. Barker, "The Perier Bank during the Restoration", Journal of European Economic History, 1973, pp.641-656.

(15) Paul Klein, L'évolution contemporaine des banques alsaciennes, Strasbourg, 1931.

Exposée de la sorte, la structure des réseaux bancaires de la région rhénane à l'aube de la période contemporaine souffre gravement des défauts d'une méthode pointilliste. Mais il peut difficilement en aller d'autre façon tant que n'aura pas été reprise, ou tout simplement entreprise l'exploitation d'un certain nombre de "gisements", à Cologne, à Francfort, à Bâle, à Paris - archives bancaires ou minutes notariales. Démarche indispensable à la mise en place, de proche en proche, d'une géographie historique et sociale des affaires européennes "après Lüthy".